

Jeudi 30 mai 2019
Solennité de l'Ascension
Lc, 24, 46-53

Quarante jours après la résurrection, nous fêtons aujourd'hui l'ascension de Jésus et son effacement aux yeux de ses disciples. Les trois lectures aujourd'hui nous parlent du ciel vers lequel Jésus se rend. Pendant la messe, nous n'arrêtons pas de parler de Dieu en disant qu'il est au ciel ou dans les cieux : « gloire à Dieu au plus haut des cieux... » Dans la profession de foi que nous récitons chaque dimanche, nous disons de Jésus qu'il est monté aux cieux... Est-ce une manière de parler, est-ce un mythe, devons-nous sortir notre télescope pour l'y trouver ?

Lorsqu'un décès se produit dans la famille je suis sûr que vous avez déjà tous été confronté à cette question d'un enfant : « Dis, papa, elle est où grand-mère ? », et vous, un peu embarrassé, de lui faire cette réponse : « Elle est au ciel avec Jésus. » Cela peut nous paraître naïf, et pourtant il y a à travers cette réponse deux idées importantes pour commencer le deuil : d'une part, cette réponse désigne un lieu vers lequel on peut se tourner à défaut de pouvoir y aller, et d'autre part, cette réponse « elle est au ciel avec Jésus » exprime un soulagement, celui de ne pas y être seul, mais avec Jésus.

Pour l'ascension de Jésus, il y a quelque chose de cet ordre-là qui se joue. Dire que Jésus monte au ciel, théologiquement, c'est affirmer un nouveau mode de présence en disant qu'il est partout, qu'il est donné à tous, car le ciel, le soleil sont bien les seuls éléments observables par tous au même moment, où que l'on soit sur la surface de la terre. A tel point qu'en Bolivie, dans les mines d'argent, les mineurs placent par contraste des représentations du diable à l'entrée des galeries dans lesquelles ils s'enfoncent dès que le ciel n'est plus observable.

Dans cette réponse à l'enfant comme pour cette fête de l'Ascension, nous exprimons donc notre foi en un ailleurs dont nous pouvons seulement dire qu'il est présent où que nous soyons, et dont nous avons beaucoup à découvrir. La fête de l'Ascension, c'est aussi affirmer que Jésus rejoint son Père, c'est-à-dire qu'il n'y est pas seul, qu'à travers lui, toute l'humanité est désormais appelée à être en Dieu. Cette relation, cette communion est essentielle comme il était nécessaire de dire à l'enfant que sa grand-mère ne se retrouvait pas toute seule, mais bien avec Jésus qui nous a précédé.

Il y a quelques années, j'étais à Millau et je passais pour la première fois sous le fameux viaduc. Je me suis arrêté près d'une pile, j'observai depuis trois minutes l'ouvrage qui se détachait dans le ciel bleu, complètement médusé et

fasciné par une telle entreprise... jusqu'à ce que je me fasse bruyamment klaxonner parce que j'étais mal garé ! C'est un peu ce qui se passe pour les disciples dans le livre des Actes. Les apôtres sont subjugués par la vision de Jésus qui s'élève et qui disparaît à leurs yeux dans une nuée, et ils n'en finissent pas de fixer le ciel, nous dit le texte, quand deux hommes en blancs viennent en quelque sorte les secouer pour les faire descendre de leur petit nuage. Les deux hommes en blanc de l'Ascension font écho aux deux hommes en blanc du matin de Pâques. Ceux-ci disaient aux femmes : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? » A l'Ascension, les hommes en blanc disent : « Pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? » Dans les deux cas, les disciples sont invités à changer d'attitude, à progresser dans leur foi. A découvrir que ce ciel visible en tout point de la terre signifie que le Christ est dorénavant présent en tout point de la terre des hommes.

Nous n'avons plus à rêver de vision, d'apparition, c'est le temps de la foi qui commence. Mais nous ne sommes pas laissés orphelins, car ce temps de la foi coïncide avec le don de l'Esprit, avec une expérience plus riche du Christ, qui a pris sa vraie dimension de Seigneur glorifié, à jamais vivant. Pour recevoir le don de l'Esprit, il faut consentir à perdre le Jésus de Nazareth dans sa dimension historique. Jésus avait prévenu ses disciples : « C'est votre avantage que je m'en aille, car si je ne pars pas, le Défenseur, le Consolateur ne viendra pas à vous » (Jn 16, 7). Les récits des apparitions nous ont appris qu'il vaut mieux connaître Jésus sans le voir, que de le voir sans le connaître. « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru », disait Jésus à Thomas.

Suivre Jésus à la trace, c'est aussi le reconnaître dans la fraction du pain. Avec toute l'Eglise, nous célébrons à chaque eucharistie dans la joie nos retrouvailles avec le Christ toujours vivant. Nous anticipons ce temps où Dieu sera tout en tous. Enfin, si nous cherchons une trace de la présence du Christ, nous la trouvons dans les communautés chrétiennes qui témoignent par des baptisés audacieux de la radicalité évangélique en Dieu révélé en Jésus-Christ : un Dieu qui libère de l'injustice et de l'oppression, un Dieu qui défend la cause des opprimés. Pour les disciples témoins que nous sommes aujourd'hui, qui avons été baptisés dans l'eau et dans l'Esprit, il y a à retenir aujourd'hui que nous n'avons pas à nous évader de notre condition, où à demeurer le nez en l'air cherchant à retenir le Ressuscité, qui toujours nous échappe. Cette présence de Dieu à nos côtés s'expérimente dans la mission comme témoin à la manière des apôtres qui « *retournèrent à Jérusalem en grande joie* ».

Que cette même joie Seigneur nous envahisse. Amen.